

« Ce ciel d'un bleu exquis » “一个精美的蓝空”

Par Chantal Chen-Andro

J'ai découvert la poésie de Gu Cheng en préparant un numéro spécial pour la revue *Europe* “欧洲”¹ intitulé « Chine, une nouvelle littérature. »² Dans ces pages, une large place est réservée à la poésie. Celle de Gu Cheng est représentée, non seulement par des traductions, mais aussi par deux essais. Dans le premier, « Réflexions sur un poème ‘obscur’ », Xiong Pingming, essaie d'expliquer cet effet de flou qui caractérise la nouvelle poésie chinoise apparue sur le continent à la fin des années soixante-dix, il insiste sur l'importance, dans le poème étudié, « Le proche et le lointain » 远和近, du « regard », thème cher à l'existentialisme. L'autre texte « Deux générations, à propos de 'l'incompréhensible' en matière de poésie » 顾工: “两代人” —— ——从诗的‘不懂’谈起³ est écrit par Gu Gong. Le père du poète essaie de comprendre les poèmes de son fils. En relisant la fin de l'article, j'ai eu le cœur serré : « La poésie ne peut être un météore qui s'éteint après son passage. Elle s'élève chaque jour avec la lueur de l'aurore nouvelle... » 诗, 不会像彗星般一闪而过/诗

¹ N°672, avril 1985. « Europe » 月刊, 1985 年, 672 期。Les poèmes de Gu Cheng traduits sont : « Complainte de la pluie », « Impressions », « Chimères », « Le bâtisseur », « À Andersen », « Disque diurne de la lune » “雨行”, “感觉”, “泡影”, “建设者”, “给安徒生”, “白昼的月亮”

² Les premières traductions en français des poèmes de Gu Cheng ont paru dans la revue *DOC(K)S*, n° 41, 1981-1982. « Symphonie de l'illusion de la vie », « Curriculum vitae », « Le poème d'eau », « Le bord de la mer du rêve », “生命幻想曲”, “简历”, « 水乡 (片段) », “在梦海边”。

³ « 诗刊 » 1980 年 10 期。

， 每天每天和新的霞光一道升起.....

Gu Cheng, parti trop tôt...

Dès la première lecture, ses poèmes m'avaient paru si proches. Et d'abord, cette expérience de la rencontre avec la poésie qu'il relate dans « Comment j'ai grandi avec la poésie » 学诗笔记, texte daté de 1980. Un jour, sur le chemin de l'école, après la pluie, il passe près d'un pin couvert de gouttes d'eau scintillantes, « J'oubliai qui j'étais, raconte Gu Cheng, Je vis dans chaque goutte de pluie des arcs-en ciel mouvants, un ciel d'un bleu exquis, dans chacune le monde et moi... [...] » [...]我忘记了自己。我看见每粒水滴中，都有无数游动的虹，都有一个精美的蓝空，都有我和世界... 。

J'ai vécu la même expérience extatique au sortir de l'adolescence, je n'en avais jamais parlé à personne avant de lire cette prose de Gu Cheng. Je me suis alors posé la question : est-ce cela qui m'a rendue sensible à la poésie, comme ce fut le cas pour Gu Cheng ? Je répondrais non, je l'étais avant ; mais ce que l'arrachement à cette contemplation m'a fait sentir, c'est la douleur de la séparation. Peut-être est-ce cela que laisse entendre Gu Cheng quand il dit de ce monde qu'il est « plus pur, plus beau que celui dont dépend notre vie » 比我们赖以生存的世界，更纯、更美 avant de conclure : « La poésie, c'est une goutte de pluie scintillante sur l'arbre de l'idéal. » 诗就是理想之树上，闪耀的雨滴. Ce qui me fascinait dans ses poèmes, c'était justement cette

évidence d'un rapport entre l'extériorité (le monde naturel) et l'intériorité (le moi du poète) basé sur la simplicité. Ce n'est certes pas chose nouvelle dans la poésie chinoise, la tradition de la poétique au fil des siècles a largement glosé sur la fusion des deux 情景交融。Mais il y a chez Gu Cheng quelque chose d'autre : l'appréhension du monde se fait chez lui par le regard : celui de l'enfant qu'il aurait voulu rester, regard qu'il aurait voulu aussi innocent que celui de l'animal :

*Puis au coin de la feuille
je voudrais me peindre aussi
je peindrai un koala
assis dans la sombre jungle Victoria
assis au calme d'une branche
hébété
sans famille
sans attaches lointaines
riche seulement d'innombrables
rêves comme des baies
et de grands yeux immenses⁴*

最后，在纸角上
我还想画下自己
画下一只树熊
他坐在维多利亚深色的丛林里
坐在安安静静的树枝上
发愣
他没有家
没有一颗留在远处的心
他只有，许许多多

⁴ « Je suis un enfant capricieux et fantasque », *Europe*, N° 698-699, juin 1987.
“我是一个任性的孩子”，顾城的诗，人民文学出版社，1998，p. 134。
Dans le même numéro est traduit « Comment j'ai grandi avec la poésie », « 学诗笔记 “

浆果一样的梦

和很大很大的眼睛

La pensée de Gu Cheng, dans ces deux textes, est très proche de celle qui inspire à Rilke la Huitième élégie de Duino, qui est resté pour moi un texte fondateur :

*De tous ses yeux la créature voit l'ouvert.
Mais nos yeux seuls sont comme retournés
et posés tels des pièges autour de cette issue.
Ce qui est au-dehors nous ne le connaissons
Que par la vue de l'animal.*

Et encore :

*Mais nous, jamais nous n'avons un seul jour
Le pur espace devant nous, où les fleurs s'ouvrent
infiniment. Toujours le monde,
jamais l'absence sans limite,
le pur insurveillé que l'on respire,
que l'on sait infini et jamais ne désire.
Un enfant silencieux parfois s'y perd,
Mais on le secoue et on l'en tire⁵.*

En mai 1987, paraissait, dans la collection *Les cahiers du Confluent*, un cahier Gu Cheng avec des traductions françaises d'Isabelle Bijon et d'Annie Curien⁶. La même année, Gu Cheng et sa femme obtenaient un visa pour une tournée en Europe et aux USA. Il fut invité en octobre par l'université Paris VIII-Vincennes

⁵ Rainer Maria Rilke, *Poésie*, Traduction de Maurice Betz, éd. Émile-Paul Frères, 1959, p.213.

⁶ « La ruelle », « Le chemin de loess en hiver », « La terre est courbe », « Le retour », « Dans l'ombre des monts », « La venue », « Journal amoureux », « Dormir le jour d'un profond sommeil », « En attendant l'aube », « À l'approche d'un typhon », « Photographie », « J'aimerais vraiment parfois », « Dans ce monde vaste et lumineux », « Marine », « Le serpent du Zoo », « L'origine de la lune et des étoiles », « Les cheminées »
« 小巷 “， “那是冬天的黄土路”， “土地是弯曲的”， “归来”， “山影”， “来临”， “爱的日记”， “在白天熟睡”， “等待黎明”， 在大风暴来临的时候 “， ” 摄 “， “有时我真想”， “在这宽大明亮的世界上”， “港口写生”， 动物园的蛇 “， “星月的来由。烟窗”

à venir donner une conférence. La revue *Europe* organisa une lecture-rencontre avec ses lecteurs. En mars, Gu Cheng m'avait envoyé, dédicacé son recueil *Les yeux noirs* 黑眼睛。

Tout au début, on pouvait lire ce court poème « Une génération », daté d'avril 1979 : 一代人

*La nuit noire m'a donné des yeux noirs
Moi je m'en sers pour chercher la lumière*

黑夜给了我黑色的眼睛
我却用它寻找光明

Ce que j'ai retenu de lui, lors de cette première rencontre, ce furent justement deux grands yeux noirs, d'une profondeur insondable, empreints de mélancolie, sous un drôle de chapeau qu'il s'était fait dans un vieux jean et aussi, cet air enfantin qu'il avait, à ce moment-là. Gu Cheng m'a donné une photo de lui avec un chapeau semblable, mais plus élaboré. Sous le chapeau ce sont toujours ces mêmes grands yeux noirs, ce même regard profond, mais la mélancolie a laissé la place à une expression indéfinissable, presque inquiétante, entre certitude farouche et désillusion.

Lors de ce séjour, Xie Ye m'a prise à part pour me dire qu'elle était enceinte, et qu'elle ne savait pas si elle allait garder ce bébé. Elle attendait de moi un conseil. Il me souvient lui avoir répondu très simplement que, si elle désirait cet enfant, c'était tout à fait son droit de le garder.

Je reçus une lettre d'eux postée de Londres, après qu'ils eurent quitté Paris, avant leur installation en Nouvelle Zélande. Je ne devais les revoir que cinq ans plus tard, à Berlin.

En 1991, résultat d'un travail mené à bien avec Annie Curien et les responsables des éditions Ulysse Fin de Siècle, paraissait l'ouvrage *Quatre poètes chinois*, une édition bilingue. Gu Cheng faisait partie du choix, avec la traduction en français d'une dizaine de poèmes⁷.

J'ai revu Gu Cheng et Xie Ye à Berlin en février 1992. Ils séjournèrent là depuis quelques mois. Il y avait un festival de poésie réunissant de nombreux poètes dont Bei Dao. Je logeais pour un week-end chez Chen Yiyu (Da Yu 大渝). Un soir tout le monde était réuni pour le dîner. Avant de passer à table, Gu Cheng, très concentré, est resté un bon moment à aiguiser un couteau. J'ai trouvé cela étrange, mais aussi glaçant. J'ai demandé aux autres s'il allait bien, on m'a répondu que oui... Je ne savais rien de la crise que connaissait le couple. Au dîner, l'atmosphère fut tout autre, les poètes, un peu éméchés, chantaient des chants de la Garde rouge, improvisaient des joutes poétiques. Yiyu et moi étions assis l'un en face de l'autre, un peu étrangers à cette effervescence. Je ne me souviens plus de Gu Cheng et de Xie Ye pendant le repas. Je suis partie assez tôt. Je ne me souviens pas davantage si la scène a eu lieu ce même jour, mais je revois Gu Cheng étalant du papier de riz sur le sol de leur appartement pour calligraphier des aphorismes de son cru. C'était de nouveau le Gu Cheng d'autrefois. Il était

⁷ « C'est vrai », « Les formes du vent », « Falaises », « La victime—Celui qui espère », « L'homme de bronze », « Douceur de l'hiver », « Toutes ces heures ». « 我承认 », « 风的样子 », « 石壁 », « 牺牲者 », « 希望者 », « 铜人 », « 冬日的温情 », « 许多时间, 像烟 »

transporté par cette création, je me suis dit que c'était peut-être pour lui une voie de salut. J'ai décidé alors que, de retour à Paris, j'allais chercher une galerie pour exposer ses nouvelles œuvres.

En fait, elles ont d'abord été publiées. Au troisième trimestre de l'année 1993, la revue *Po&sie*, a sorti un cahier sur des poètes de Taiwan et du continent chinois. Y sont présentes les quatre calligraphies que Gu Cheng avaient tracées devant moi à Berlin : « Le poisson dans le plat pense au pays natal », « L'homme peut vivre, peut mourir », « L'homme peut vivre comme une fourmi, mais être beau comme un dieu », « Chanter le monde » « 鱼在盘子里想家 “， “人可生可死” ， “人可生如蚁二美如神” ， “颂歌世界”⁸. Calligraphies peu conventionnelles, les idéogrammes tracés sont étranges, dans « Chanter le monde », l'un des deux caractères qui composent le mot monde est grimaçant, semble montrer les dents.

Pour le présent article, j'ai recherché tous les documents épars que j'avais sur Gu Cheng. J'ai retrouvé une suite de poèmes intitulée *Ville* avec un texte explicatif portant son sceau et un dessin, étrange lui aussi, le tout daté du dix avril 1992. Dans cette introduction, il disait qu'en Allemagne, il avait l'impression de retrouver le Pékin de son enfance. (« 行到德国， 象是小时的北

⁸ C'est aussi le titre d'un poème daté de 1984, et qui a donné son nom à un recueil. 她老在门口看张大嘴的阳光 / 一条明亮的大舌头 / 在地上拖着 / 早晨的死亡 / 甲虫从树枝突然跌落 / 一条明亮的大石头 / 鲜艳的车辆在空中变甜，一级级颂歌世界 / 一条明亮的大舌头 / 早晨的颂歌世界（“顾城诗全篇”）

京 “) qu’il y retournait souvent en rêve, mais que ce lieu n’avait rien à voir avec la ville moderne, qu’il s’agissait d’un lieu immuable où il voulait retourner. (« 在梦里， 我常回北京， 可与现代无关， 是我天经地义要去的地方”)。

Le texte introductif se termine ainsi :

« Dans le poème je dis ceci : ‘Au fil de l’eau tu veux rentrer/ le billet coûte dix centimes’, je rame avec force sur la rivière, je suis épuisé, car je suis un homme mort déjà, qui vit dans un moment où il devrait mourir.

诗中说: “沿着水你要回去 / 票一毛一张”, 我艰难地划动着河水, 没有劲, 因为我是死了的人, 活在必死的时刻。

La suite de poèmes *Ville* n’est écrite que pour la moitié, il y a encore beaucoup de portes à restaurer. Mais je voulais déjà te les envoyer pour que tu les lises. Il s’agit peut-être d’un nouveau “西湖梦讯” “En rêve à la recherche du Lac de l’Ouest », je ne sais pas, mais je chante souvent ce vers d’une chanson populaire du Vietnam : ‘Ah mon pauvre pays natal’... »

《城》这组诗，我只作了一半，还有好多城门没有修好。但是我想先寄给你看看，这也许是一本新的《西湖梦寻》，我不知道，我只是经常唱一句越南民歌：可怜我的家乡啊……

Je viens de parcourir de nouveau ces poèmes, je suis arrivée à celui intitulé « Porte du Méridien ». Il y a, écrit de ma main, un point d’interrogation à droite dans la marge, quand ai-je fait cette annotation ? Je ne me souviens plus, mais c’était après mon retour de Berlin puisque le texte est daté d’avril :

Porte du Méridien

*Toujours je cherche cette pierre
pour aiguiser mon couteau
elle est trop tendre
ne peut être rompue*

pousser le couteau on l'aiguisé à trois la place publique

je vois la main

tenant le couteau

[...]

午门

我一直在找那块石头

磨我的刀子

她太软

没法打散

推刀 三个人磨 广场

我看手⁹

握刀

[...]

J'ai relu celui intitulé « Xinjiekou », car il y avait aussi un
point d'interrogation au crayon, en marge :

*Le meurtre est une fleur de lotus
L'acte accompli on la tient dans la main
La main ne peut être changée*

新街口

杀人是一朵荷花

⁹ Une autre version donne comme variante 翻手, je ne l'ai pas dans le texte reçu de Gu Cheng.

杀了 就拿在手上
手是不能换的

À l'époque, la lecture de cette suite de poèmes m'avait donné l'impression d'un enfermement.

Avec le recul des années, je me dis que, chez Gu Cheng, la préséance accordée au regard, avait cédé la place au geste de la main : main aiguisant le couteau, main traçant les idéogrammes, main virtuelle restaurant les portes de la ville et, dans le poème cité ci-dessus, pas n'importe laquelle. Il n'était plus dans le registre de la contemplation, mais dans celui de l'action. Il lui fallait échapper à cet enfermement par des actes, mais la répétition du même acte : aiguiser, tracer, restaurer ne faisait que resserrer le cercle autour de lui. Comment briser l'encerclement ?

Le 8 octobre 1993, j'apprenais la nouvelle de la mort de Gu Cheng. J'en fus choquée. Je téléphonai aussitôt à Berlin chez Chen Yiyu. Ce fut son amie qui me répondit. Elle ne savait rien. À l'annonce de la nouvelle elle a dit bouleversée : « Oh, mein gott ! » Puis elle m'a expliqué que Yiyu était parti pour la Nouvelle Zélande afin de soustraire Xie Ye à la violence de Gu Cheng et de la ramener avec lui.

Yiyu, à son retour, vint passer quelques jours chez moi, où je vivais avec mes enfants, dans cette maison qui avait servi de refuge à Bei Dao, à Maomao, la femme de Mang Ke et à bien d'autres personnes qui n'avaient rien à voir avec la poésie chinoise. Puis il est parti pour les USA.

Gu Cheng n'était plus, la main avait triomphé du regard. À moins que, pour reprendre une hypothèse soulevée par Rilke dans le texte déjà cité, grâce à la mort, ayant pris congé de tout, dans ses yeux fixes s'est ouvert alors, peut-être, « le grand regard de l'animal ». Peut-être a-t-il revu « ce ciel d'un bleu exquis » ?

En mars 2004, paraissait chez Circé *Le ciel en fuite*, une anthologie de la poésie chinoise de Taiwan et du continent depuis les années soixante. Y étaient inclus bien sûr des poèmes de Gu Cheng, des reprises, mais aussi de nouvelles traductions : « Fantaisie de la vie », « Une génération », « Fin ». « 生命幻想曲 “， “一代人” ， “结束” 。 La même année une autre anthologie *Inspirations chinoises* recensait aussi des poèmes de Gu Cheng¹⁰.

Gu Cheng sera présent dans l'anthologie de la poésie chinoise depuis l'antiquité qui va paraître l'an prochain dans la collection Pléiade chez Gallimard. Il sera, comme dans l'édition Circé, placé juste avant Haizi (hasard de la date de naissance pour l'une, de l'ordre alphabétique pour l'autre). Deux poètes morts prématurément, poètes inclassables, deux météores dont la fulgurance nous éblouit à la lecture de leurs poèmes.

¹⁰ « La cheminée », « Peut-être suis-je aveugle », « Le retour », « Petit drapeau », « Un dieu parle », « Infirmerie », « 烟囱 “， “也许， 我是盲人” ， « 回归 “， “小旗” ， “医务室” 。 Poèmes traduits pas Isild Darras, parus chez l'Harmattan.